NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

105 N° 3 1983

«Dieu sans l'être». À propos d'un ouvrage récent

Jean-Dominique ROBERT (op)

p. 406 - 410

https://www.nrt.be/it/articoli/dieu-sans-l-etre-a-propos-d-un-ouvrage-recent-915

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Dieu sans l'être »

À PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT [1]

La valeur n'attend pas le nombre des années. N'est-ce pas Jean-Luc Marion qui nous le prouve à son tour ? Sa jeunesse relative ne l'empêche pas de montrer à quel point il est philosophe de race. Avec, pour l'aider à être ce philosophe, une parfaite connaissance du clavier de l'histoire de la philosophie. Il parvient à en jouer avec un brio étonnant — ceci n'étant d'ailleurs pas pris au sens péjoratif d'un jeu qui serait superficiel et donc critiquable. Il joue avec profondeur, en intégrant avec justesse tant d'harmoniques ! De plus, pour passer à une autre image, il compose son miel philosophique de façon personnelle et attachante, dans la singularité et la nouveauté mêmes de sa pensée.

La philosophie, nous le savons, est à base de choix personnel, et aujourd'hui il existe, nécessairement et fort heureusement, une multiplicité de pensées métaphysiques sans lesquelles la philosophie risquerait l'idéologie. Or, à la base des choix que je devine avoir été faits par J.-L. M., ainsi qu'au centre de sa personnalité philosophique, je perçois une espèce de volonté profonde d'assumer tout ce qui a trait au problème — mieux : au mystère — du mal. On sent chez lui comme une décision tenace, têtue et persistante de répondre à Hegel au-delà de son système totalitaire, en prouvant, comme P. Ricœur l'avait si bien signalé il y a déjà pas mal d'années, qu'une faille affecte le Système : le mal et la souffrance y apparaissent nettement comme non récupérés ni récupérables par la pensée, non intégrés au Système, malgré un génie qui s'y connaissait en puissance d'intégration de tout l'humain et de toute l'histoire de cet humain. D'ailleurs, dans cet effort de Hegel, n'est-ce pas la Croix du Christ elle-même qui se trouvait « escamotée », laissant béante au flanc du Système une plaie inguérissable et dont les disciples de Hegel ont tous à souffrir de façon plus ou moins avouée ou plus ou moins consciente ?

Je ne puis donc qu'être profondément heureux du choix de J.-L. M. Le monde actuel a un énorme et pressant besoin d'une approche comme la sienne. Toutefois il me permettra de situer et de choisir une base existentielle différente de celle qu'il a élue, pour établir ainsi un essai de critique métaphysique et un effort de pensée complémentaire de la sienne. En effet je me reconnais plus proche d'un Gabriel Marcel et mieux en consonance avec lui, chez qui une situation existentielle-limite, si je puis employer cette expression,

1. J.-L. MARION, *Théologiques. Dieu sans l'être. Hors-texte*, coll. Communio. Paris, Fayard, 1982, 22 x 14, 297 p., 69 FFttc.

est accomplie par le fait d'une saisie plénifiante de l'être (si l'on veut, de la réalité), où sont en travail, irrécusablement, le vrai, le bien, le beau.

Dès lors il s'agira d'une approche entreprise non plus en fonction d'un manque quelconque, ou d'un mal, ou d'une limite humaine, mais en fonction de — et en rapport à — une plénitude de beauté et de vérité de l'Etre. Cet Etre nous donne notre être et nous porte généreusement, nous engageant dans un dynamisme vers toujours plus de plénitude et de saturation — plénitude et saturation jamais atteintes, d'ailleurs, vu l'infini même de l'horizon de l'être et de la vérité-bonté-beauté qui s'y trouvent prises.

Il y a donc, *à la fois*, une ouverture et une réalisation « plénifiante » qui *montre* (mais *ne démontre pas*) qu'il y a un « ailleurs », un « au-delà », non par manque et privation, mais au contraire parce que, la plénitude de tout ce que nous avions désiré étant réalisée au niveau que nous avions imaginé, il se fait qu'il y a encore un « reste », un quelque chose qui n'est pas de l'ordre des « bouche-trous » du désir (selon l'expression si souvent employée de nos jours), mais un « au-delà » qui se situe *à un autre niveau*.

Et c'est ainsi, à mes yeux, que dans une métaphysique de la plénitude de l'Etre auquel on consent en répondant à son Appel, nous pouvons passer, par notre réponse même et par notre « invocation », comme dirait Marcel, à la plénitude de l'Etre transcendant qui est aussi, selon le mot d'Augustin, en moi plus moi-même que moi.

La situation existentielle que je choisis particulièrement est celle de la plénitude du beau qui, tout en me comblant, me relance vers toujours plus de désir, vers cette beauté insondable et qui est toujours neuve dans l'infini de sa richesse. Ici le tout est, évidemment, de se laisser faire par Dieu, de consentir, d'adhérer, de se laisser envahir par Lui, de se laisser pénétrer par Lui. Le tout est de vivre cette *Gelassenheit* bien spécifique dont les mystiques ont parlé — Maître Eckhart en tête, mais après et avec un Denys et ses pairs dans la pensée néo-platonicienne. Celle dont saint Thomas lui aussi a été si imprégné et dont il reste le témoin irrécusable — malgré des « thomistes » qui voudraient en faire un aristotélicien pur.

Il me paraît de plus en plus clair que l'une des caractéristiques du génie, c'est que, tout en étant situé sociologiquement, psychologiquement, psychanalytiquement, en étant donc de son milieu et de son époque, il parvienne à organiser sa vie de telle manière que, existentiellement, il se crée, dans une « passivité/activité mystérieuse », certaines situations existentielles où s'alimentera toute son œuvre — que celle-ci soit poétique, philosophique, scientifique, ou encore religieuse, au sens de poétiquement religieuse.

Cependant un génie resterait en puissance s'il ne prenait pas ses distances par rapport au vécu existentiel dont il a été comme le champ actif/passif, cela en vue de créer une œuvre d'art ou de pensée ayant sa structure propre, sa coloration bien spécifique : son idiosyncrasie.

Sur cette lancée je me suis mieux rendu compte, *mutatis mutandis*, que les lectures que dans les derniers temps j'avais faites de textes récents de J.-L. M. inscrivaient cette pensée, dont la source était bien particulière, dans un jeu de concepts qui lui était propre et « s'amarrait » à une expérience bien personnelle. Cela en fonction, certes, de ses lectures et surtout de sa méditation de la pensée de Heidegger, mais aussi en fonction de toutes les méditations qu'il avait faites de Pères de l'Eglise ou de mystiques qui l'ont profondément marqué. Egalement en fonction de son expérience de la réception du don ineffable que Dieu fait de Lui-même à ceux qui l'aiment et qui savent l'écouter.

Mais, en plus de sa prière et de tous ses contacts avec la pensée des autres, il y avait aussi, chez lui, une expérience humaine de négativité dont il a si intelligemment parlé dans ses textes sur Valéry, à propos de Monsieur Teste. En effet ce dernier arrivait par sa lucidité même à une sorte d'ennui total devant les choses : *vanitas*, d'un type cristallin, métallique, de la poésie de Valéry ! Et je sentais dès lors que les sources et les contextes ou conditionnements de sa pensée semblaient mettre J.-L. M dans une sorte d'impossibilité corrélative d'enter cette pensée sur une pensée de l'Etre se développant jusqu'à celle de l'*Esse per se subsistens*.

Car saint Thomas était parvenu, du fait de l'unité de sa vie mystique, à inscrire le mystère même de la Trinité dans celui d'un *Esse per se in tribus Personis subsistens : Esse per se* en trois Personnes dont l'une est Amour. En revanche, J.-L. M. ne pouvait plus, semble-t-il, penser Dieu qu'en biffant l'être par la Croix du Christ, pour dire le seul et vrai nom de Dieu : l'Amour, l'*Agapè*. Si bien que cette action d'*agapè* devait rendre folle à ses yeux (saint Paul) toute prétention de penser Dieu comme être.

Or, pour moi, l'analogue de l'être, telle que saint Thomas l'a mise en travail dans sa pensée et telle qu'il l'a *vécue*, s'établit en fonction de la notion de participation, laquelle s'enracine dans celle de la création conçue comme Don libre d'un Amour infini. Celui-ci ne se veut pas seulement en soi-même, mais aussi dans les autres qui, bien que distincts de Lui, ne peuvent jamais en être *séparés*. Si bien que, malgré les apparences et certaines incompréhensions de théologiens actuels, le Dieu de saint Thomas et le Dieu de saint Jean sont le même Dieu, puisque, pour l'un comme pour l'autre, Il est Amour ; cela bien que, pour saint Thomas, *vu la connaissance humaine d'ici-bas*, ce soit l'être qui domine les concepts et que le concept d'*Esse per se subsistens* soit celui qui nomme Dieu *le moins mal*.

L'analogie se fondant sur la participation et la création est donc elle-même la *conséquence logiquement explicitée* d'une expérience intérieure d'union à Dieu, découvert et saisi comme celui qui nous donne de Le prier. La véritable analogie à propos de Dieu ne peut donc s'expliciter et être perçue dans sa vertu propre *qu'*en fonction d'une saisie de Dieu. Et je parle alors d'une saisie « naturelle » et non christiquement explicite. De sorte que cette saisie, dans le sens indiqué, réalise la *seule* expérience qui puisse rendre raison de l'analogie

Dès lors, l'analogie est conçue à juste titre comme la *mise en musique logique de ce qui l'a précédée dans la vie et le « Denken »* d'un être humain qui a répondu à l'Appel de l'Etre en lui — jusqu'à son plein épanouissement dans l'acte religieux d'adoration amoureuse où Dieu montre vraiment son visage d'Amour et de Générosité dans le don.

Il existe une expérience de la participation de mon être à l'Etre de Dieu dans la prière même où je consens à Lui et où je me laisse faire par Lui (*pati divina*) dans l'amour. L'amour se termine *ad rem*, et la saisie en nous du *pati divina* nous fait donc percevoir, de façon irremplaçable, ce qu'Il est comme ineffable, dans la saisie même qui en est faite alors.

Dès lors, plus je réfléchis et plus il me semble que les difficultés relatives à l'analogie, surtout une fois qu'il faut s'en servir pour montrer la structure des jugements sur Dieu en fonction des transcendantaux, proviennent d'une erreur capitale *de type épistémologique*. C'est l'erreur qui voudrait qu'une doctrine de l'analogie, c'est-à-dire une mise en musique logique de la structure du consentement à Dieu et de la saisie métaphysique de Dieu, se fasse *avant* que cette métaphysique soit arrivée à son terme, qui est Dieu *accepté comme Dieu* dans une invocation.

Or une logique quelle qu'elle soit, et donc aussi celle de l'analogie, surtout de l'analogie qui vaut pour Dieu et les noms divins (en particulier pour celui d'*Esse per se subsistens* et les transcendantaux qu'il comprend implicitement), ne peut ni ne doit vouloir s'établir et se construire qu'*après seulement que l'on soit arrivé au terme même de la métaphysique*. La logique n'est jamais, en effet, que réflexion revenant sur la pensée pour en saisir certaines structures *d'ordre logique précisément ;* mais cette pensée est *premièrement vécue, sans cette réflexion explicite sur ce qui la structure dans sa non-contradiction et sa cohérence proprement rationnelle, au sens de la logique.*

En d'autres termes : la pensée qui s'est engagée existentiellement sur la voie du cheminement métaphysique est illuminée dès le départ par l'Etre. C'est Lui qui ouvre ce cheminement et qui fait que, passant de la visée implicite à des visées de plus en plus explicites, on puisse développer toutes les richesses de l'illumination initiale. Cela sans ontologisme aucun, mais au sens de l'intuition « implicite » d'un D. De Petter [2].

Si bien que, s'engageant existentiellement à son terme par l'acceptation et la reconnaissance explicite de la Source lumineuse qui fut dès le début active, le métaphysicien L'invoque par la reconnaissance et l'adoration. Reconnaissance du don de l'existence même, qui fait que c'est en Lui que nous sommes et que nous nous mouvons, nécessairement et librement à la fois : nécessairement dans l'être, librement dans le consentement à vivre en Lui et pour Lui.

Il y a donc là une réponse à l'appel de l'Etre, explicité alors comme Dieu qui se découvre en tant qu'*Esse per se subsistens* : il

2. Cf. Dominique De Petter, *Implicite intuïtie*, dans *Tijdschrift voor filosofie* 1 (1939) 84-105.

s'agit d'un engagement *religieux* du métaphysique *au terme de son chemin*. Et c'est tout cela, précisément, que le logicien va s'efforcer de mettre en musique pour en montrer la cohérence de pensée rationnelle qui y est alors en travail. Cette pensée donne donc une réponse valable — *mais alors seulement et en fonction de tout ce qui a été dit* —, aux dénégations kantiennes et aux interdits de tous ordres qui défendent de nommer Dieu comme être, selon le déploiement de ses noms, en fonction de transcendantaux qui lui deviennent enfin *propres* parce qu'ils se réalisent dans l'infini du *per se subsistens*.

Une certaine conception de l'analogie que j'ai essayé d'évoquer succinctement ici permet donc de partir *sans risque,* non pas du négatif de certaines expériences humaines, mais d'un *positif* : ce qui fait la « saisie consentante » de l'être et la « réponse » à son Appel. Et s'il y a un certain *nihil* ou néant de part et d'autre, il est visualisé de façon complètement différente ici et là, en fonction même des expériences existentielles qui ont été choisies d'un côté par J.-L. M., de l'autre par moi-même suivant les traces d'un Gabriel Marcel et du trop oublié Blondel. Je compte développer la teneur de cette simple note dans un texte à paraître. D'ailleurs le sens de mes prises de position s'explicite aussi dans un ouvrage paru chez Beauchesne en 1982 : *Essai d'approches contemporaines de Dieu en fonction des implications philosophiques du beau*.

B-1040 Bruxelles J.-D. ROBERT, O.P.
rue Leys 5